

Univ. de

CAHIERS D'HISTOIRE

PUBLIÉS PAR LES UNIVERSITÉS
DE
CLERMONT - LYON - GRENOBLE

AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

TOME VII
2
1962

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
FACULTÉ DES LETTRES, 72, RUE PASTEUR, LYON

Bibliothèque Maison de l'Orient



162388

*A monseigneur le Recteur P. Louis,
en témoignage de gratitude
et de respect dévoué,
J. P.*

LYON ET LA CULTURE GRECQUE

par Jean POUILLOUX

Nous sommes heureux de publier le texte de l'allocution prononcée par M. le Professeur J. Pouilloux au diner donné le 24 octobre dernier par l'Association des Amis de l'Université de Lyon.

L'Association, qui a déjà à son actif tant de brillantes soirées, accueillait ce soir-là, au milieu d'un public particulièrement nombreux venu à l'invitation de son Président, M. Xavier d'Hauthuille, les professeurs étrangers qui, le même jour, au cours de la Séance solennelle de Rentrée, venaient de recevoir le Doctorat honoris causa de l'Université, en particulier Mme Karouzou, directeur du Musée d'Athènes, et M. Georges Tenekidis, professeur à l'Université de Salonique. Parmi les hôtes d'honneur, on notait la présence de MM. Seyrig, directeur général des Musées de France, Dewambez, conservateur du Louvre, Lerat, doyen honoraire de Besançon, et de la plupart des titulaires des chaires d'archéologie classique des Facultés des Lettres françaises.

M. Henri Metzger, professeur d'histoire de l'art antique et directeur de l'Institut d'archéologie de notre Faculté des Lettres (Musée de moulages et Bibliothèque Salomon-Reinach), prononça une conférence fort appréciée sur « les dernières découvertes archéologiques en Grèce », illustrée de magnifiques projections. Avant de lui donner la parole, M. Jean Pouilloux, professeur de philologie et d'épigraphie grecque, qui présidait, évoqua les liens qui rattachent Lyon à la culture grecque.

Nos hôtes de ce soir pardonneront à l'helléniste de faire une place particulière à la Grèce, mais ils savent bien que notre hospitalité n'est qu'un héritage, celui que la Grèce nous a transmis, — elle qui depuis Homère a enseigné à l'Occident les douceurs et les joies de l'accueil. Ils savent bien que c'est notre honneur et

notre joie de les accueillir, ne serait-ce qu'un instant, pour leur redire notre gratitude pour tant d'accueils qu'ils nous firent. Mais ils ne savent peut-être pas assez combien sur cette terre de Lyon ils ne sont pas des hôtes ordinaires, passants qui ne nous laisseront pas seulement le souvenir ému de leur passage et de leur amitié.

Certes, nous n'apprendrons pas à nos amis grecs, qui ont la charge de conserver le plus beau musée du monde, que nous gardons au Musée Saint-Pierre l'une de leurs filles les plus glorieuses, cette évadée de l'Acropole que l'on appelle la *Coré* de Lyon. Peut-être leur était-il moins connu que le musée Salomon-Reinach abritait l'une des plus riches collections de moulages grecs d'Europe, la plus riche en tout cas de France. Mais le Professeur et Madame Metzger le leur ont révélé cet après-midi et il ne m'appartient pas d'en vanter les richesses. Peut-être aussi avez-vous eu le loisir de monter jusqu'au théâtre de Fourvière pour y admirer au soleil couchant l'immensité du panorama : vous aurez peut-être alors appris que la première représentation célébrée dans le théâtre rendu à la lumière fut celle des *Perses* d'Eschyle, en présence du Président E. Herriot. Vous savez peut-être aussi que la saison dernière, tant à l'Odéon qu'au théâtre, ont retenti à nouveau les échos de la tragédie grecque, avec l'*Alceste* d'Euripide, traduite par Ch. Joatton, avec le *Philoctète* de Sophocle, traduit par V.-H. Debidour. C'est l'une des ambitions de M. Ch. Gantillon, directeur de notre théâtre, que de consacrer à la tragédie grecque le magnifique monument romain que nous ont rendu les travaux de MM. Wuilleumier et Audin. Ainsi, grâce à son site, grâce à ses traditions, Lyon pourrait être dans notre monde occidental un foyer du théâtre grec ; projet qui a rencontré un accueil particulièrement chaleureux non seulement en Grèce, où nos amis grecs ont tout mis en œuvre pour nous aider et pour réaliser une manière de jumelage entre les théâtres d'Athènes et de Lyon, — mais encore en Suisse, en Angleterre surtout où le très officiel *Times* a écrit que Lyon semblait prédestinée à son rôle de missionnaire de la tragédie grecque, étape vers la Grèce pour notre vieille Europe d'Occident dans le pèlerinage aux sources que notre temps se doit d'accomplir, s'il ne veut pas périr écrasé sous son gigantisme ou sa puissance démoniaque.

Coré de Lyon, musée de moulages, théâtre antique, surtout si l'on y ranime les accents d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, autant de marques visibles, tangibles et comme matérielles de nos attaches avec la Grèce, de notre dépendance envers elle. Ce

dont je voudrais vous entretenir davantage, c'est de liens plus subtils, de rapports moins apparents, de notre filiation spirituelle envers des formes plus complexes de l'hellénisme, en vous montrant comment ce passé détermine heureusement notre présent. Nous nous contenterons, si vous le voulez bien, de nous arrêter à deux époques : la première où l'hellénisme vint à Lyon déposer les germes d'un esprit nouveau, et combien fécond ! la seconde quand Lyon repartit à la découverte d'un hellénisme que les circonstances de l'histoire avait bien offusqué, pour le rendre au monde occidental. La figure de saint Irénée, à la fin du 11^e siècle après J.-C., la personnalité du médecin lyonnais Spon au 17^e siècle, tels sont les deux moments et les deux figures sur lesquels je voudrais vous demander d'arrêter un moment vos regards.



Pour nous, Lyonnais, tout particulièrement pour un Lyonnais comme moi, qui habite depuis de longues années au Fort qui porte le nom du saint, Irénée est un personnage familier, quotidien, trop quotidien peut-être pour qu'il nous souvienne toujours que ce nom est grec : Eirénaïos, le Pacifique ; — pour que nous rappelions que la petite église, sur la colline qui prie face à celle qui travaille, garde le souvenir d'un moment décisif dans l'histoire de l'Occident : celui où l'esprit antique a cédé devant les forces neuves, celui où, martyrisée mais triomphante, la foi nouvelle a inondé le monde d'une nouvelle lumière. Il nous est encore moins présent à l'esprit que nous devons cette métamorphose à des Grecs. Ils étaient grecs cependant pour la plupart, ces chrétiens qui, en 177, furent conduits au martyre dans l'amphithéâtre dont nos amis Guey et Audin ont si heureusement repris la fouille. Il n'est que d'entendre les noms qu'Eusèbe de Césarée nous a fidèlement transmis dans son histoire ecclésiastique : autour du vieil évêque Polhin (ποθεινός : le désiré), c'étaient des noms grecs que portaient Attale, Alexandre, Alcibiade, Théodote ou Pontique. Tous n'étaient pas grecs, certes, dans la petite église de Lyon d'où le christianisme devait rayonner sur la Gaule, puis sur l'Occident, mais les Grecs y étaient les plus nombreux, les plus actifs aussi : le plus actif, le moins mal connu de tous, Irénée, saint Irénée, l'évêque de Lyon comme l'appelle son dernier historien le Professeur André Benoît, de la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, Irénée de Lyon, comme on dit plus souvent, montrant par la simplicité de cette naturalisation, combien ce Grec de Smyrne est devenu nôtre, combien aussi nous lui devons.

Car nous pouvons bien ne plus connaître que dans des textes latins les écrits de celui que les chrétiens de Lyon choisirent en 177 pour succéder à saint Pothin, celui qui, pendant une trentaine d'années, fut à leur tête, c'est en grec pourtant qu'il écrivait, lui qui avait vécu sa jeunesse à Smyrne et qui avait fait son profit de l'admirable renaissance intellectuelle et rhétorique qui s'épanouit en Asie Mineure au second siècle de notre ère. Le nouveau venu dut sans doute son influence à la ferveur de sa foi et à sa grandeur morale : elle est bien émouvante la lettre par laquelle ses frères de l'église de Lyon le recommandaient à l'évêque de Rome Eleuthère, lorsqu'ils l'envoyèrent en mission pour apporter la relation du martyre.

« Nous avons chargé de te remettre ces lettres notre frère et compagnon, Irénée, et nous te demandons de le prendre en considération comme un zéléteur du testament du Christ. Si nous savions que la situation procure la justice à quelqu'un, nous te l'aurions d'abord présenté comme prêtre de l'Eglise, ce qu'il est en effet. »

Puissance de sa personnalité, mais aussi de sa culture. Le Smyrniote ne sut si bien s'imposer à ses frères de Lyon que parce qu'il avait appris de la Grèce l'art de discuter et de présenter ses arguments. Il suffit de lire quelques pages des traités qu'il a consacrés à combattre les hérésies et à prêcher la tolérance pour voir bien vite qu'il a appris à écrire et à composer, quoi qu'il dise, auprès de ses maîtres grecs; comme il sait user de tous les artifices, de l'exclamation, de l'apostrophe, de l'interrogation, de la répétition, de l'accumulation, de l'image, de l'ironie surtout, vigoureuse et qui va jusqu'à la parodie ! Grec, c'est en grec véritable qu'Irénée s'est adressé à ses frères d'Occident avec toute la richesse et tout l'avantage de sa culture traditionnelle. Il n'est pas exagéré de dire que sans cet acquis de l'hellénisme, sa parole de croyant n'aurait pas eu le même retentissement, ni rencontré la même faveur. Ainsi, quand Lyon se tourne vers ses plus authentiques gloires, vers ce qui lui a valu la primauté en Occident, elle découvre qu'elle en doit une part non négligeable à la culture grecque, à l'admirable instrument de pensée et de langage que cette culture avait formé.



Si maintenant, sans égard pour le rythme du temps, nous négligeons toutes les marques d'hellénisme — et elles sont nombreuses — que nous rencontrerions auprès de Maurice Scève, par exemple, et de Louise Labé, dans la magnifique renaissance littéraire dont Lyon fut le centre au xvi^e siècle, si donc nous en venons

au xvii^e siècle, ce n'est pas un Grec que nous rencontrons en Jacob Spon, mais il eût brûlé, je crois, de le devenir, lui qui consacra sa fortune et sa vie à l'étude de l'Antiquité, tout particulièrement de l'Antiquité grecque. Peut-être n'avait-il pas tous les quartiers qui eussent fait de lui un vrai Lyonnais, car sa famille était originaire d'Ulm en Souabe, et protestante; elle occupait cependant un rang très honorable dans la bourgeoisie lyonnaise du xvii^e siècle. Son père, Charles Spon, médecin comme lui, aurait été doyen du collège des médecins de Lyon, n'eût été sa religion réformée. Il n'en fut pas moins l'un des médecins les plus célèbres de son temps, médecin du roi par quartier et citoyen d'honneur de plusieurs villes étrangères, dont Zurich. Mais ce médecin avait le goût des lettres antiques. Il avait mis en vers héroïques les « pronostiques d'Hippocrate »; il écrivit en 1800 vers un traité sur les rats ! Il légua à son fils ses deux passions, de la médecine et de l'Antiquité; mais alors que la première l'emportait chez lui, la seconde triompha chez son fils, pour sa plus grande renommée certes, mais pour le plus grand dommage de sa fortune.

Né en 1645, agrégé en 1669 près du collège de Lyon, le jeune médecin sacrifia d'abord à la littérature en traduisant en vers latins une *dissertation sur le café*; mais les réalités archéologiques de sa ville, qui en était riche, le retinrent bientôt plus sérieusement. En 1675 il publiait chez Antoine Cellier fils, rue Mercière, à l'enseigne de la Constance, un livre intitulé *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon, ancienne colonie des Romains et capitale de la Gaule celtique*. En même temps il entreprit une collection d'antiquités, de curiosités, car, comme il disait, « il est bien juste que je sois un peu curieux, puisque je connais presque tous ceux de Lyon qui le sont, et l'on sait que cette maladie est contagieuse, quoiqu'elle ne soit pas mortelle ». Enfin, et cela allait décider grandement de ses années à venir, il se mit en devoir de publier la lettre qu'un Jésuite fort savant qui avait habité Athènes, le Père Babin, avait écrite à l'abbé Pecoil, chanoine de l'église de Saint-Just. Ce faisant, il avait pris goût aux antiquités de cette ville, pensant à tous les trésors d'instruction qu'il pourrait recueillir dans un voyage en Grèce. Mais comme le dit son biographe J.-B. Monfalcon, « cette pensée le préoccupait beaucoup. Son titre de médecin, l'obligation de se créer des moyens d'existence et, bien certainement, les conseils de ses amis, l'invitaient à ne pas donner suite à ses projets de voyages archéologiques. Pour arriver à une situation de fortune très convenable, il n'avait qu'à suivre une carrière toute tracée, celle que son père, un des médecins les plus célèbres et les plus occupés de la ville de Lyon, lui

ouvrait. Son succès dans la pratique médicale aurait été assuré, mais la passion de l'archéologie parlait plus haut que la raison, et l'occasion se présentant, Jacob Spon ne résista plus ».

A vrai dire, il manqua la première occasion. S'il était parti avec son ami Vaillant, qui avait reçu de Colbert la mission de parcourir l'Italie et d'y recueillir les médailles et autres antiques pour le cabinet du Roi, il aurait connu les aventures de l'esclavage barbaresque. Spon avait 28 ans, lorsqu'il partit seul pour l'Italie où il fit déjà une ample récolte. Il eut la chance de rencontrer à Rome le botaniste anglais Georges Wheler : ils s'embarquèrent tous deux pour Constantinople le 20 juin 1675. Ils devaient voyager ensemble 28 mois, parcourir la côte dalmate, les îles ioniennes, la côte d'Asie depuis la Troade jusqu'à Constantinople, puis l'Anatolie avec toutes les grandes villes de Brousse, Magnésie, Sardes, Philadelphie, Hiénapolis, Milet, Mylasa, Smyrne enfin d'où ils repartirent pour Zante. De là par Patras et Livadie, ils gagnèrent Thèbes et Athènes enfin, Athènes où ils restèrent plus d'un mois, s'efforçant de comprendre et de rectifier les erreurs des relations précédentes, en particulier celle d'un certain Guillet qui apparemment n'avait guère vu ce dont il parlait. Un tour dans le Péloponèse, une échappée en direction du Nord, par la Thessalie et la Macédoine vers le Mont-Athos, et les voyageurs furent arrêtés par les neiges; Spon se décida à rentrer; Wheler resta en Grèce pour parfaire son enquête botanique. Un an plus tard à peine, en 1678, Spon publiait la relation de son voyage et, tout zélé protestant qu'il fût, il dédia cet important ouvrage au très Révérend Père La Chaize, conseiller du Roy et son confesseur ordinaire. Cette publication fut un événement. Le voyage de Spon allait être pour des années le manuel du voyageur en Grèce. Mais surtout, Spon avait copié les inscriptions — 3 600 inscriptions inédites ! — et il en préparait la publication :

« C'est mon feu, c'est ma passion que les inscriptions antiques, a-t-il dit de lui-même, mais agréable passion puisqu'elle me donne l'occasion d'entretenir tant de gens qui en font l'estime. »

Et pourtant la gloire de cette relation allait lui valoir bien des mécomptes.

La polémique tout d'abord : Spon avait attaqué la relation de Guillet, démontrant que son auteur n'avait jamais vu Athènes et s'était contenté de compiler divers mémoires. Guillet se défendit avec violence et mauvaise foi. Pour attester la réalité de son voyage, Spon publia seulement son passeport :

« Nous, Charles-François Olier, marquis de Nointel, conseiller du roi en tous ses conseils, en sa Cour de Parlement de Paris et son

ambassadeur en Levant; certifions à tous ceux qu'il appartiendra, que les sieurs Jacob Spon, médecin français originaire de la Ville de Lyon, et Georges Wheler, Gentil-homme anglais, partent de ce port de Constantinople pour s'en aller à Smyrne, et comme le désir de voyager et de voir ce qu'il y a de curieux dans la Grèce les pourra obliger à faire plusieurs petits voyages par mer, Nous prions affectueusement tous Chevaliers de Malte et autres armateurs en course de quelle nation et bannière qu'ils puissent être, de leur vouloir être favorables, lorsqu'ils les trouveront en mer, ne permettant à leur possible qu'il ne leur soit fait aucun tort, ni à leurs domestiques, ni à tout ce qu'ils pourront avoir avec eux; mais au contraire leur prêter toute sorte d'aide et les secourir dans toutes les occasions qu'ils en pourront avoir besoin, tant en l'honneur du roi notre Seigneur, que pour l'amour de Nous; promettant que nous reconnaitrons volontiers en toute rencontre les bons traitements qu'ils recevront en ce qui pourra nous être recommandé de la part de ceux qui les auront faits. En foi de quoi Nous avons signé les présentes et icelles fait contresigner par notre premier secrétaire et y avons fait apposer le bul de nos armes.

A Péra lès Constantinople, dans notre Palais, le 19^e jour d'octobre mil six cent septante cinq. »

Bossuet lui-même intervint dans la querelle, et ce fut pour prendre le parti de Spon, auquel il écrivit par l'entremise de M. Nicaise, chanoine de la chapelle à Dijon, une lettre fort élogieuse. Et l'évêque, le Prince de l'Eglise y ajoutait ces conseils, que toutes les polémiques érudites devraient bien se redire encore :

« Conseillez à M. Spon d'éviter les railleries excessives dans sa réponse aux turlupinades : elles tombent bientôt dans le froid, et il sait bien que les plaisanteries ne sont guère du goût des honnêtes gens : ils veulent du sel et rien de plus. »

Mais plus gravement, les relations que lui valurent sa gloire nouvelle allaient entraîner pour Spon de grands désagréments. Il publiait en effet deux ans plus tard une histoire de la ville de Genève, qu'il adressa à nouveau au confesseur du roi, le P. La Chaize. Or dans sa lettre de remerciements, le savant Jésuite écrivit à Spon :

« Je souhaite plus ardemment qu'étant aussi éclairé que vous êtes, vous profitiez de vos propres lumières et que, vous servant des connaissances de l'Antiquité pour l'avantage le plus solide que vous en puissiez retirer, vous répariez le malheur que vous avez eu de naître parmi les nouveautés... »

Spon eut le tort de s'enflammer. Il écrivit une longue réponse qui se répandit avec une grande rapidité par tout le pays huguenot. Antoine Arnaud lui-même se préoccupa d'en donner une réfutation en forme et en 44 pages ! L'exercice de la religion réformée n'était plus libre. Spon partit pour la Suisse. Il voulait gagner Zurich dont il était citoyen d'honneur, comme son père. Il dut s'arrêter à Vevey; les forces et l'argent lui faisaient défaut Il y mourut le 25 décembre 1685. Il s'était ruiné à éditer ses découvertes. Au moins avait-il jeté les grandes lignes d'une description exacte de la Grèce et surtout d'Athènes, avait-il commencé de

publier avec intelligence les innombrables textes qu'il avait récoltés au cours de son voyage. Par lui la Grèce reprenait vie et réalité. Premier des grands voyageurs modernes vers l'Orient, il était aussi le premier à expliquer les textes nouveaux, l'un des premiers à définir l'érudition épigraphique. Ainsi, en un temps où tout voyage était une entreprise, où l'archéologie n'était pas sortie des livres, où la Grèce était endormie sous le poids d'une oppression étrangère au point d'oublier parfois jusqu'à son nom, où l'étranger qui visitait l'Orient était assailli à chaque pas par des obstacles de tout genre, menacé incessamment par l'ignorance, la méfiance et le fanatisme, en ce temps, dis-je, Spon partit de Lyon pour redécouvrir la Grèce : pionnier et précurseur des colonnes de touristes, chaque année plus nombreuses, qui déferlent sur la Grèce (250 000 touristes à Delphes cette année !), précurseur aussi des archéologues, qui forment aujourd'hui l'école lyonnaise d'archéologie et d'épigraphie.



Car enfin je ne suis remonté à Spon et à saint Irénée que pour vous donner les lettres de noblesse de nos entreprises actuelles, comme les cautions de nos travaux. Beaucoup d'entre vous ont vu tantôt comment, grâce à l'action du regretté Charles Dugas s'était installé à Lyon le magnifique instrument de travail qu'est la bibliothèque Reinach, aujourd'hui confiée aux mains expertes du Prof. Metzger, plus qu'ailleurs nous disposons de ressources qui nous ont permis, à G. Roux, J. Taillardat et à moi-même, de mettre sur pied un atelier de recherches antiques. Il s'est rencontré dans notre ville suffisamment de jeunes professeurs, et de moins jeunes, pour porter au nombre d'une vingtaine les travailleurs qui se réunissent ainsi. Nous avons déjà publié dans les collections de la Faculté des Lettres un choix d'inscriptions grecques qui voudrait être une sorte de manuel pour initier les étudiants au monde devenu si complexe où Spon fit les premiers pas. Cet été, cinq d'entre nous ont longuement séjourné à Thèbes, grâce aux facilités que nous ont données nos amis du service archéologique; ils préparent une étude sur la Béotie occidentale. En liaison avec la direction des Antiquités Nationales, nous étudierons toutes les inscriptions grecques trouvées en Gaule; et nous avons bien d'autres projets dont l'exécution est en cours. Vous voyez que nous restons fidèles à la voie que nous a tracée Spon, et que nous essayons de donner à notre ville une place digne de ce précurseur.

La tradition de saint Irénée n'est pas à Lyon moins vivante. Il ne m'appartient pas de vous redire comment, en pleine guerre, en 1942, autour des PP. Fontoynt et de Lubac, des Prof. Marrou et Flacelière, la magnifique collection des *Sources Chrétiennes* est née à Fourvière pour faire connaître et répandre avant tout les textes grecs. Aujourd'hui, vous savez qu'elle a pignon sur rue au 5 de la rue Sainte-Hélène, et que, sous la direction active et avisée du P. Mondésert, elle a atteint son quatre-vingtième volume, chiffre qui sera bientôt dépassé. Elle est ainsi devenue, non seulement en France, mais en Europe occidentale la plus vivante, la plus dynamique des entreprises destinées à faire mieux connaître les textes et les auteurs qui, en prêchant la foi nouvelle, convertirent le monde de l'Antiquité en monde chrétien, jetant ainsi très exactement les fondements de notre civilisation occidentale.

Ces deux courants de recherches, l'un plus historique, l'autre plus religieux, mais tous deux consacrés à l'hellénisme, auraient pu vivre côte à côte et s'ignorer. Mais Lyon reste une ville à l'échelle humaine, quel que soit parfois l'encombrement de l'entre-deux fleuves. L'amitié a fait le reste. Parce que Roger Arnaldez, spécialiste de philosophie orientale, avait dû étudier « la création du monde » de Philon d'Alexandrie, parce que le P. Mondésert se rendait compte chaque jour davantage de l'importance de ce philosophe juif du 1^{er} siècle après J.-C., en traduisant Clément d'Alexandrie et en dirigeant les *Sources Chrétiennes*, parce que j'étais leur ami, l'idée nous est venue de donner au public lettré de notre langue, et pour la première fois en français, une traduction complète et un texte de cette œuvre. Fantaisie d'érudits hors du siècle, allez-vous penser, au temps des voyages interplanétaires et des spoutniks. Soyez sûrs que si ce n'eût été que cela, les difficultés de tout ordre nous eussent arrêtés dès l'abord !

Très sincèrement, il y a plus dans notre entreprise. A mesure en effet que notre puissance s'étend aux dimensions de l'Univers, il apparaît plus nécessaire de mieux préciser et de mieux comprendre les composantes des courants qui ont formé notre civilisation. Or, dans le creuset extraordinaire que fut l'activité intellectuelle et religieuse d'Alexandrie, du III^e siècle avant J.-C. jusqu'au 1^{er} siècle après J.-C., le juif Philon paraît de plus en plus jouer un rôle décisif; placé au temps du Christ au confluent de tous les courants, ce Juif orthodoxe et nourri de la Bible a mis toute sa culture grecque au service de l'exégèse biblique. Son importance apparaît mieux encore depuis que les découvertes de la Mer Morte et les rouleaux de Qumran ont révélé la secte des Esséniens, dont il nous avait lui-même parlé. Il y a longtemps que toute cette

œuvre avait été traduite en allemand; l'édition anglaise, intégrale, de Colson, en est à sa quatrième réimpression en moins de 30 ans. Il devenait chaque jour plus urgent de donner en français une traduction lisible de cet auteur. Il se recommandait tout particulièrement de le faire à Lyon, la patrie adoptive d'E. Herriot qui, en 1898, avait consacré son premier livre — je ne suis pas sûr qu'il avait lu tout son auteur — à *Philon le Juif : essai sur l'Ecole d'Alexandrie*. Mais pour ce faire, il fallait une équipe, un éditeur, des capitaux, ensemble complexe et dont la réunion n'allait pas de soi. L'équipe cependant fut la plus facile à trouver, aussi bien parmi les hellénistes de Lyon que parmi divers collaborateurs de *Sources Chrétiennes* à Paris et à l'étranger, il a été aisé de répartir la traduction des 34 volumes que nous nous efforçons, le P. Mondésert, R. Arnaldez et moi, de revoir et d'unifier. Les Editions du Cerf, qui se chargent de publier *Sources Chrétiennes*, ont bien voulu accueillir notre série philonienne dans leurs Collections, et nous avons trouvé en M. Bontemps, de Limoges, l'imprimeur exact et consciencieux capable de donner à nos volumes la correction et l'élégance que nous souhaitions. Mais l'essentiel manquait encore : il nous fallait l'argent qui, même réparti sur les six années de notre programme, représentait des sommes assez considérables. M. le Recteur Louis a bien voulu accorder le patronage de l'Université de Lyon à cette édition, et sa caution nous a été précieuse pour obtenir du C.N.R.S. l'avance de la moitié des capitaux nécessaires, prêtés sans intérêts et remboursables à la vente. Mais il fallait encore l'autre moitié, de l'ordre de quelque vingt millions. Allions-nous renoncer à faire à Lyon cette publication que beaucoup jugeaient nécessaire, qui répondait si exactement à nos possibilités, à notre vocation hellénique, à nos traditions aussi, dans la ville de saint Irénée et de Spon, j'allais dire aussi d'E. Herriot ? Les Amis de l'Université, et tout particulièrement leur Président, notre Président, M. Xavier d'Hauthuille, ne l'ont pas voulu. Ils ont accepté de nous avancer et de se rembourser les sommes nécessaires selon les mêmes principes que le C.N.R.S. Grâce à eux, grâce à vous, cette entreprise est restée à notre ville; grâce à vous notre ville, une fois de plus, conservera en France une place de choix dans cette approche de l'hellénisme, qui est, comme il apparaît chaque jour, l'une des voies sûres pour mieux comprendre notre civilisation occidentale. Trois volumes ont déjà paru. Deux autres s'impriment. En 1966, tout devrait être terminé, mais cela ne dépend pas de nous seuls, cela dépend aussi des lecteurs. Disons seulement que les premiers symptômes sont encourageants et que le départ est bien donné.

La suite dépend un peu de vous. Je ne vous assure pas que la lecture de Philon soit toujours facile ou attrayante; elle est souvent curieuse; elle est toujours révélatrice d'une mentalité tout à la fois très éloignée de nous et très moderne, ne serait-ce que dans la richesse de ses oppositions, dans la fertilité de ses inventions, toujours profondément humaine enfin dans la violence de sa passion, de son ardeur à convaincre.

Pardonnez-moi de n'avoir pas tenu mes promesses de brièveté, de vous avoir fait attendre les projections et les commentaires du Professeur Metzger qui seront enfin un repos et une joie après l'aridité de mes propos. Puissé-je au moins vous avoir rappelé l'importance de la culture grecque dans les traditions de notre ville. Certes, Lyon n'est pas une ville grecque comme telle de nos grandes cités méridionales. Cela ne signifie pas pour autant, vous l'avez vu, que l'hellénisme n'y soit pas vivant, que ce ne soit pas l'un des endroits où nous voudrions qu'il fût le plus vivant en France. La présence de nos hôtes de ce soir témoigne de cette volonté; nous voudrions qu'elle en fût aussi le garant.